



DAKAR COURT



05-10 **DECEMBRE**
2022 **Editorial**

Les textes que vous offre ce bulletin sont écrits par la trentaine de journalistes réunis lors d'un atelier d'une semaine qui a précédé et qui poursuit le travail durant le festival. Animé par Baba Diop et Olivier Barlet, cet atelier a permis de visionner les films de la compétition et d'en discuter de façon critique.

Ce fut un magnifique échange, la synergie du groupe permettant de fines analyses dont vous retrouvez les traces dans ces écrits qui restent bien sûr personnels dans leur approche.
La critique qui développe l'esprit critique et un nouveau regard : c'est le but de toute écriture critique.

Baba DIOP et Olivier BARLET

SOMMAIRE :

- P1-** A MOITIÉ D'ÂME ---- **P2-** ALLIANCE ---- **P3-** BREAKING GROUND ---- **P4-** DOULEUR SILENCIEUSE ---- **P5-** EGÚNGÚN
P6- FRAYA ---- **P7-** KIPOU ---- **P8-** LES RACINES ARDENTES ---- **P9-** MAL NONM ---- **P10-** MARIAM
P11- OUSMANE ---- **P12-** QUAND JE SERAI GRAND ---- **P13-** SIDERAL ---- **P14-** SOLDAT NOIR ---- **P15-** TSUTSUÉ



A MOITIÉ D'ÂME

UN FILM DE
MARWEN

A MOITIÉ D'ÂME DE **Marwen TRABELSI** (TUNISIE) : 23min

L'échange des âmes

« A moitié d'âme » se dresse comme un hymne à l'amour paternel et au sacrifice de soi.

Peut-on hésiter à se sacrifier quand il s'agit de sauver un être cher ? C'est cette question existentielle que le tunisien Marwen Trabelsi aborde dans ce puissant court métrage.

En perdant son emploi, le personnage principal du film, la cinquantaine, n'a plus que son unique fille comme raison de vivre. Comme le malheur ne vient jamais seul, il a été diagnostiqué chez elle une tumeur cérébrale nécessitant une prise en charge urgente et onéreuse. La seule option pour cet homme pauvre est d'échanger sa vie contre la sienne. Car dans ce pays, la radio annonce qu'on peut vendre son âme ! C'est alors que le film égrène une multitude de questionnements existentiels sur nos sociétés. Le pouvoir sans abus, dit-on, est sans « charme ». Surtout quand il est détenu par les femmes. Dans cette société, elles l'exercent avec autorité et mépris, ce qui pulvérise le cliché de la femme gentille et remet chaque humain à sa place quand il s'agit de possession.

Quelle image nous renvoie une société où les puissants vivent, sans état d'âme, des « sans-pouvoir », des faibles ? Voilà qui pose en définitive la question de la déshumanisation de l'Homme. Le film donne à voir à la fois le désespoir et l'espoir de ses personnages. Il le fait par symboles et par une esthétique basée sur des décors révélant un espace de vie chaotique et solitaire. Leur minimalisme reflète leur condition de vie.

En fait, le réalisateur fait du symbolisme la clé de sa narration. Des couleurs, des objets en passant par un cheval blanc, un homme en noir tenant une trompette, des racketteurs en rouge, ce sont la vie et la mort qui défilent en métaphores. Jusqu'où l'Homme est-il prêt aller pour sauver son enfant ?

Youssef KONÉ (Mali)

A l'épreuve de la vie

Le pouvoir se résume-t-il aux dépenses ostentatoires d'une aisance artificielle, ou bien devrait-il servir à améliorer nos conditions de vie et celles de notre société ?

Zoom sur un décor sobre et peu éclairé. Une dame, c'est la patronne, ton autoritaire, sans aucune empathie, remettant son « salaire » à un collaborateur. Epilogue à une collaboration de quaranteans.

Voici cet homme seul, mélancolique, démuné, mais déterminé à se sacrifier pour le bien-être de sa fille. En 23 minutes, le réalisateur nous plonge dans le vécu de certains Tunisiens aux lendemains du printemps arabe. Au milieu d'un décor sinistre, un père prêt à donner son âme pour sauver le seul bien qui le maintient en vie.

Des plans fixes pour dire l'abus de pouvoir. Rackets, perte d'emploi... Rien ne l'arrête, seul le bonheur de sa fille le préoccupe. J'aime cette indifférence du personnage face à son entourage, tout ce qui lui importe étant l'amour qu'il porte à sa fille. Le film est une allégorie pour dire que nous vivons dans un monde où pour survivre, il faut savoir s'accrocher à quelque chose qui peut être l'amour inconditionnel pour un être ou la subordination au matériel pour le paraître.

La femme, incarnation et garante de la stabilité de la société, symbolise, en situation d'emploi, la déshumanisation d'un Etat qui passe juste à « l'essentiel », en faisant l'impasse sur le vécu et le ressenti de la grande masse. Mais au-delà de l'allégorie, le choix est-il innocent ? Ne sommes-nous pas devant une interpellation sur le rôle et la place de la femme dans la reconstruction de la Tunisie ?

La révolution mange ses enfants. « A moitié d'âme » le confirme à sa manière.

Paule Kadja TRAORE (Sénégal)



ALLIANCE DE **Aziz LECHGAR** (MAROC) : 20min 20s

La face noire de l'Alliance

Le court-métrage de 20 minutes réalisé par le Marocain Aziz Lechgar est pour le moins énigmatique...

En Guinée Bissau, on dit qu'il faut regarder mille fois une femme avant de s'engager. Voilà un court métrage qui interpelle les hommes sur le fait qu'avant d'épouser une femme, il faut bien connaître ses valeurs humaines.

Le film multiplie les interrogations sur l'attitude de Hanane dont les maris meurent tour à tour. Est-elle auteur ou victime ? Tournant au film d'horreur, traversé d'angoisses, le récit reste énigmatique. Tout tourne autour d'une bague sans qu'on sache s'il s'agit du désir maladif de la posséder ou de la collectionner.

Posséder la bague ou posséder la femme ?

Hanane se regarde dans le miroir, mais voit-elle vraiment son image ? L'eau est toujours présente : la mer, l'eau courante, la piscine – miroir de la conscience d'Hanane.

La confusion domine autour du côté sombre du mariage. Tout concourt à nous égarer pour nous laisser construire notre propre vérité. N'est-ce pas là la magie du cinéma ? N'est-ce pas précisément cela le cinéma ?

Nilson MENDONÇA (Guinée Bissau)

Le pouvoir du beau sur la conscience humaine.

Quand l'obsession devient la règle, la réalité se transforme en cauchemar. Mais de quelle alliance s'agit-il ?

Comment déchiffrer les 23 minutes énigmatiques du court métrage du Marocain Aziz Lechgar ?

L'Alliance met en place une figure de femme insatiable et narcissique, vivant dans le confort matériel mais poursuivie par de vieux démons et souvenirs morbides. Après avoir survécu à un accident où son premier mari a laissé sa vie, Hanane sombre dans le chaos et son esprit lui joue des tours. Une enquête policière tente de déceler la cause du sabotage.

Tout serait simple si le film ne brouillait en permanence cette trame psychologique et policière. Il utilise pour cela une dominante : une bague et l'omniprésence de l'eau. Ce qui nous plonge dans l'univers psychotique d'Hanane. Faut-il voir en elle une femme manipulatrice qui tue ses époux ou bien l'objet de manipulations obscures de sa propre conscience ?

En définitive, c'est nous qui nous trouvons manipulés par le film qui ne cesse de créer des fausses pistes. Et si c'était le pouvoir du cinéma lui-même qui est ici révélé et remis en cause, tant il est habile à nous amener dans son propre univers ? Ce film utilise divers genres cinématographiques pour nous égarer, jusqu'à mettre une musique de western pour renforcer le suspens. La luminosité grandissante et le choix de la couleur jaune symbolisant le pouvoir de l'or nous guident vers l'obsession de la possession. Entre posséder la bague de mariage et tuer ses amants, il n'y a qu'un pas car la femme qui cherche son autonomie transgresse l'alliance traditionnelle. Et nous amène à réfléchir sur le désir de possession.

Mayecor DIOUF (Kaolack, Sénégal)



BREAKING GROUND

a film by Inès Girihirwe



BREAKING GROUND DE Inès GIRIHIRWE (RWANDA) : 13min 08s

Briser la peur de l'Autre

Une femme battue doit-elle se résigner ou s'en libérer ? C'est la question de Breaking Ground (Nouvelle voie, 13 min, 2020) qui se déroule au Rwanda.

Une des fonctions essentielles du cinéma est de faire d'une peur un courage : Anna passe de l'ombre de son logement à la luminosité finale. Anna est battue, son visage en porte les traces. Elle est dominée, réduite au silence par son mari, homme pervers qui s'excuse pour recommencer. Elle tait sa souffrance jusqu'à ce qu'un point soit atteint qu'elle ne peut accepter : la bouilloire se met à bouillir. Elle ressent du mépris et tchippe.

Le film l'accompagne et, à la faveur de plans rapprochés sur son visage triste, nous permet de ressentir de la compassion envers Anna, emblématique de toutes les femmes victimes de violences, et de la colère face au mari. Il invite au passage à un autre regard sur les apparences : les femmes noctambules sont-elles plus libres ? . Le septième art montre en exhibant sans le dire ni l'écrire. Le visage tuméfié de la victime résume en soi la problématique de la violence.

Le problème d'Anna est d'arriver à faire face plutôt que de rester dans le silence. Sa solution est d'aller chercher le soutien d'autres femmes et de se réfugier dans cette sororité et d'adopter ses codes. Le film change alors de registre, rapproche sa caméra des corps, sort de l'ombre pour saisir les solidarités. Une parole poétique résume alors l'enjeu : affirmer sa liberté.

Emile DASYLVA (Sénégal)

Femmes et liberté

Une femme battue sort de son silence et trouve une nouvelle voie : la force de résister.

Cela ne vient pas en un jour. C'est le moment où le thé bout sur le feu que choisit Inès Girihirwe dans ce court de 13 minutes pour montrer comment Anna se dirige vers la liberté à laquelle elle aspire. Pourtant, ce n'était pas gagné d'avance. Vivre avec son mari est comme vivre en prison. Breaking Ground nous fait vivre physiquement l'enfermement des violences conjugales dans le huis-clos domestique que la réalisatrice filme en renforçant la fermeture. L'absence de musique marque la solitude.

Le problème est complexe mais ce court-métrage choisit la simplicité. Sans doute trop pour nous convaincre, le passage à une nouvelle voie semblant trop proche, trop beau pour être vrai. Film d'atelier, il est basé sur une opposition de lieux et de logiques qui a du mal à trouver sa crédibilité, et nous laisse du coup sans émotion.

Les voisines d'Anna doivent-elles être aussi différentes d'elle pour la soutenir ? Doivent-elles être la représentation parfaite de la femme décriée par la société pour s'opposer à un homme ? Même la confrontation entre le mari et les voisines d'Anna manque d'émotion. Le rapport de force auquel on s'attend n'a pas lieu. On vit cette scène avec déception.

Mais ce premier essai ne doit pas empêcher Inès Girihirwe de poursuivre sa voie. Il y a encore tant à dire sur le sujet !

Petra ASSOGBA (Sénégal)



DOULEUR SILENCIEUSE DE Aïssa DIABY (FRANCE) : 10min 38s

Briser la loi du silence

Avez-vous été tellement capté par une émotion au point de ne plus sentir vos pieds toucher le sol ? C'est ce sentiment que m'a transmis ce premier court-métrage d'Aïssa DIABY. Réalisatrice et scénariste, elle réussit son entrée de jeu avec ce drame psychologique construit en s'inspirant de faits réels.

Amy, remarquablement interprétée avec intensité et pudeur par Elisabeth Mbaki, est victime d'agression sexuelle. Elle reste cependant silencieuse.

Ce silence habite le film jusqu'à ce que tout explose dans le huis-clos familial. C'est ce silence que la réalisatrice veut dénouer : transgresser le tabou, libérer la parole. Il faut pour cela remettre en cause la tradition et les hiérarchies familiales et de genre. Le film est ainsi un écho aux mouvements comme « Me Too » et « MeTooInceste » qui nous font saisir combien ce silence est universel.

Aujourd'hui, les langues se délient.

Aïssa Diaby utilise avec intelligence l'image pour faire passer un message et des émotions. Les plans rapprochés et l'utilisation habile de l'exiguïté de l'appartement renforcent la tension et nous rapprochent du ressenti d'Amy. Plutôt que de jouer sur le pathos, Aïssa Diaby ouvre à une émotion mobilisatrice pour que toutes les femmes, pas seulement africaines, rompent le silence imposé. Fini le linge sale qui se lave en famille !

Mariétou NDIAYE (Sénégal)

Le poids du secret oppressant

Le bourreau est souvent un proche de sa victime. Le premier court métrage de la réalisatrice franco-guinéenne Aïssa Diaby, lève le voile du tabou des violences sexuelles intra-familiales.

Produit par le collectif Tribudom, engagé dans les réalités des banlieues en France, cette fiction est basée sur des faits réels.

La douleur est celle d'Ami, une jeune écolière de 17 ans, qui se tait malgré les sévices infligés par son oncle paternel. La réalisatrice pointe du doigt les violences invisibles, abus sexuel, maltraitance, domination verbale et psychologique, faites aux femmes dans le cadre familial. Sans oublier la violence sur l'enfant, accentuée par la peur permanente comme pour Ami. Et pourtant, la victime observe l'omerta. Elle refuse d'en parler pour ne pas briser les liens familiaux.

Mais ça bouillonne et explosera, selon une montée paroxystique que le film orchestre remarquablement. Il fallait pour cela des gros plans des visages et une utilisation de l'espace et des lumières qui renforce l'angoisse. C'est dans ce cocon familial, d'émigrés ouest africains dont la figure du père autoritaire est incarnée par le rigorisme de l'oncle Abdu. La mère résignée est magnifiquement interprétée par l'actrice renommée, Mata Gabin. Mais il y a aussi le petit frère

Ibrahim, la sœur d'Ami et son mari Lamine. Tous évoluent dans un décor d'appartement exigu, le huis-clos renforçant les dialogues, la tension, l'intensité dramatique. S'y ajoute, le poids des traditions, la hiérarchie familiale, qui favorisent le tabou. Pour survivre, Ami tente de se protéger avec son foulard de tête contre Abdu. L'absence de musique permet d'entendre les respirations(...). Ces battements de cœurs rythment cet appel au courage à parler, se rebeller, se révolter afin de contribuer à ce dynamisme de libération de la parole impulsée par le mouvement « me too ! ».

Sitapha BADJI



EGUNGUN DE Olive NWOSU (USA / NIGERIA) : 13min 08s

Un parallèle entre la mort et la vie, un aller-retour entre le passé et le présent

Après son premier court-métrage, *Troublemaker*, qui mettait le doigt sur les traumatismes liés à la guerre du Biafra au Nigeria, Olive Nwosu revient avec *Egúngún* ("masquerade", 15min.) pour questionner la place des minorités sexuelles dans l'espace public de son pays.

Londonienne d'origine nigérienne, Salewa rentre au pays pour assister à l'enterrement de sa mère. On pourrait croire que ce film en 4:3, format qui induit une atmosphère plus intimiste, ne raconte que cet instant décisif de sa vie. Ce voyage prendra en réalité une toute autre tournure.

Au terme de cette cérémonie où elle était physiquement présente mais spirituellement absente, Salewa, incarnée par Sheila Chukwulozie, au crâne rasé et au costume noir contrastant avec les pagnes colorés des autres femmes présentes, retire finalement ses chaussures et allume une cigarette, comme pour mettre fin à la mascarade.

Fondamentalement déracinée, étrangère dans son propre pays et effrayée par le fourmillement humain, elle entreprend finalement une trajectoire vers sa propre existence, entrecoupée de souvenirs de son enfance.

Incarnée par Teniola Aledese, dont le vitiligo apparent n'est en réalité qu'un maquillage réalisé pour le film, un second personnage, Ebum, femme de ménage de la famille de Salewa, représente toutes ces personnes qui, au Nigeria, subissent discriminations et ostracisme social. Un montage parallèle met en perspective les deux femmes et leurs deux mondes, de façon presque caricaturale mais avec une pudeur remarquable qui suit les regards et les corps. Au-delà de l'évasion et de la mélancolie, le bleu de son vêtement appelle finalement à la loyauté, à la sérénité.

À l'image des Egúngún, masques yoruba symbolisant l'esprit d'un mort qui revient se manifester aux vivants, Salewa est en réalité, elle aussi, une revenante.

Laura FORTES

La revenante confuse

Pour les funérailles de sa mère, Salewa retourne dans sa ville de Lagos au Nigeria. Elle découvre un chemin qui la ramène vers son passé et lui permet de mieux comprendre les personnes et les expériences qui ont fait partie de son enfance.

Certes les vécus ne sont plus les mêmes de même que la façon de s'habiller. Salewa, crâne rasé, est toujours en costume noir. Est-ce pour les funérailles ? Ou bien, comme au Sénégal, lorsqu'une femme craint un malheur imminent ? Elle est complètement confuse quand elle traverse un marché, ne supportant pas d'être touchée. Elle retrouve son amie d'enfance Ebum, vêtue d'un boubou bleu comme le ciel, mais Salewa n'est plus la personne qu'elle était, elle a perdu les repères de son enfance. Lorsque les deux femmes trouvent le calme pour s'asseoir côte à côte, elles se rapprochent physiquement aussi bien que mentalement, retrouvant la complicité passée. Mais la pudeur reste de mise pour ne pas dénaturer la scène : elles échangent sur ce qu'elles sont devenues.

Faut-il voir dans cette rencontre la trace d'un amour adolescent passé ? En tout cas d'une amitié interdite, de mots d'amour lancés sur le vif, que la réalisatrice évoque par des plans extatiques en regard caméra.

Le format en 4:3 renforce cette plongée dans l'intimité, relativisant les décors pour privilégier les corps. Il permet aussi des plans rapprochés tandis que la musique est très discrète, quasi inexistante. Au fond, chacune a évolué dans son environnement mais la différence sociale est demeurée prégnante. Cela n'empêche pas les deux femmes de s'écouter et se comprendre. Salewa puisera dans cette douceur retrouvée la force de retourner sur la tombe de sa mère et peut-être ainsi de mieux assumer son origine. *Alioune KA* (Sénégal)



FRAYA DE **Clémentine DELBECQ** (FRANCE) : 24min

Deux générations différentes

Ses nombreux voyages en Côte d'Ivoire ont inspiré à Clémentine Delbecq l'histoire de FRAYA, un film entre l'Afrique de l'Ouest et la France.

Fraya (qui signifie en nouchi prendre la fuite) questionne les stéréotypes qu'on a de ces deux mondes. L'Europe où la vie est difficile contredit ce que bon nombre d'Africains pensent, et l'Afrique où la gaieté de vivre est au rendez-vous. L'Afrique ou les grandes marques occidentales se bousculent, continent en construction, dément l'image misérabiliste véhiculée sans fin par des médias paresseux. Fraya apporte une vision ancrée dans les enjeux actuels. Une construction riche de sens que ce film nourrit à travers deux générations de conception différentes.

Dès le début du film, on comprend que Rufus est attaché à son terroir d'adoption. Tout s'y passe bien pour lui : il est en harmonie avec son environnement, les clients du bar de l'hôtel l'apprécient et il soutient l'entraînement de sa copine Malika, championne d'aviron. L'oncle Alpha trouve en Côte d'Ivoire l'occasion de repartir à zéro, ne pensant qu'à faire de l'argent et profiter de la vie. Le schéma habituel est inversé : c'est le jeune qui veut une vie paisible proche de la nature et un projet simple tandis que le vieux cherche à réussir financièrement.

L'oncle argumente sur le retour au pays d'origine, Rufus lui signifie qu'il est bien là où il est. Rufus refuse non seulement une identité territoriale mais aussi une visée mercantile. Ce film fait donc exploser tous les discours d'authenticité. Comme on l'entendait dans L'Afrance d'Alain Gomis, la patrie de Rufus, c'est là où il a les pieds.

Harouna Abou LY (Sénégal)

Origine

Fraya (24 min., 2022) est une histoire de propriété. Hugues est attaché à son terroir, mais son oncle Alpha a d'autres ambitions pour lui. Une confrontation s'annonce où se joue la question des origines....

Appartenir à un endroit est source d'identité. Mais quel est le terroir de ce Parisien d'ascendance ivoirienne ? Travaillant dans l'hôtel de son oncle dans la campagne française, il développe un projet de club d'aviron sur le lac tout proche. Hugues est bien intégré dans son milieu : tout va bien avec les voisins et il est même en amour avec Malika, une championne d'aviron. Mais voilà que l'oncle Alpha veut exploiter l'héritage de ses parents en Côte d'Ivoire...

Alpha découvrant les nouvelles technologies, le smartphone devient le lien entre territoires. Hugues affirme son attachement au calme, à la contemplation de son environnement, à une vie simple, connectée avec la nature. Son oncle, au contraire, rêve de réussite financière et de tout ce que ça permet. C'est ainsi le vieux qui a des rêves de jeunes et le jeune qui a des rêves de vieux, si l'on s'en tient au cliché habituel !

Alors, qui est déconnecté du monde réel ? Qui est riche de quoi ? Au-delà de la question de l'origine et de l'identité, et même de l'appartenance à un terroir, c'est le monde moderne qui est ici mis en cause, dans sa dérive mercantile et consumériste. Et si la jeunesse nous donnait le bon exemple pour changer le monde ?

Mariama DIOP (Sénégal)

KIPOU

UN FILM DE ABDOULAYE SOW



KIPOU DE **Abdoulaye SOW** (SÉNÉGAL) : 16min

Un désir ne meurt pas, un désir ne meurt jamais

Kipou a été réalisé dans le programme Upcourts métrages-Promotion Nour Eddine SAIL 2019-2020 de Cinékap. Il réactualise la question de la scolarisation des filles et se veut sensibilisateur.

Aïssatou, une petite fille qui voudrait aller à l'école comme les autres filles de son âge, a un chaton pour compagnon privilégié. Elle passe ses journées comme « petite vendeuse » au service de sa mère devant une école élémentaire. Son père charretier, pauvre et analphabète, s'oppose à son souhait.

De cette situation malheureusement trop banale, le réalisateur fait une histoire sensible. Et cela grâce à une esthétique travaillée : des dialogues bien développés, une musique qui accompagne l'intrigue sans prendre le dessus, un décor lumineux. On pense à « La Petite vendeuse de Soleil » de Djibril Diop Mambety où une petite fille devant se déplacer avec des béquilles veut vendre des journaux dans la rue comme les garçons. Le même souci de prendre conscience des différences induites par la détermination sociale traverse les deux films. Abdoulaye Sow constate aussi qu'alors que les hommes restent dans leurs préjugés, les femmes sont plus bienveillantes.

L'école a pour but de transformer un esprit vide en un esprit ouvert. Kipou se veut ainsi un appel à un changement de mentalité. Il le fait de façon convaincante voire poignante, ce qui fait de ce film de 16min'20s un petit bijou.

Mayecor **DIOUF** (Sénégal)

Le désir d'apprendre à un prix

Court métrage d'Abdoulaye Sow né à Dakar. « Kipou » sensibilise sur la scolarisation de filles.

Après l'obtention de son Baccalauréat A3 et trois ans en informatique, le réalisateur écrit des histoires comiques de cinq minutes. Son film « Kipou » fait partie des six projets développés et réalisés avec l'appui de CINEKAP et la co-production de New Direction dans le programme Upcourts. Il met en évidence les réalités africaines au sein d'une famille très modeste : une petite vendeuse qui veut aller à l'école comme les jeunes filles de son âge, un père conservateur et illettré qui s'y oppose, une mère qui joue le rôle de médiation. Cette famille pourra-t-elle régler cette situation délicate ? La petite Aïssatou âgée de 11 ans est confrontée à son père très protecteur mais attaché aux coutumes avec une mentalité de la préhistoire.

Elle est ambitieuse et prête à faire des sacrifices pour sortir de son destin de vendeuse. Elle devient écolière sans mettre les pieds à l'école en s'approchant de sa copine Aby, pour qu'elle lui apprenne à lire et à écrire. En échange, Aïssatou lui donne son chaton Kipou qu'elle affectionne tout particulièrement.

Ce qui m'impressionne et me captive est que ce film met en évidence l'importance d'apprendre. Sans doute basé sur une histoire réelle, il envoie un message fort à nos parents et grands-parents.

Original et ancré dans le réel, il est à même d'attirer l'attention des personnes qui nous engendrent et de démontrer qu'un parent peut se tromper, même en voulant le bien de son enfant.

Paul Nathan Ndong **ONDO** (Sénégal)

LES RACINES ARDENTES



LES RACINES ARDENTES DE **Camelia JORDANA** (FRANCE REUNION) : 18min

Le trouble dans l'Âme

Après son départ brutal de l'île de la Réunion quand elle était adolescente, Inaya ne pensait plus y retourner. Mais lorsque son grand frère, Ethan, lui demande de revenir chanter pour le baptême de sa fille, elle pense que c'est enfin l'occasion de tuer les vieux démons qui hantent la famille.

C'était sans compter sur Mathis, son petit frère, qui n'a jamais accepté son départ, et qui a toujours refusé de regarder en face le secret de leur séparation...

Faut-il voir ce court métrage de 18 minutes comme une enquête qui va rétablir la vérité sur la culpabilité d'Inaya, ou bien plus largement une exploration de la gestion des émotions et des secrets que l'on qualifierait de vieux démons ?

Voici donc une jeune femme hantée par un passé enfoui. Le regard perçant mais débordant de désarroi, Inaya renoue avec sa famille. Changer de vie, d'attitude, de coiffure ou même d'habits sont loin d'être suffisants pour effacer son besoin de libération.

Que doit-on comprendre, alors que tout s'inscrit autour d'une énigme qui reste floue ? Ne faut-il pas suivre l'audace de la réalisatrice qui pousse à la réflexion en explorant la mémoire ? Elle dépasse le récit pour développer le trouble vers une ouverture qui prend ses racines dans la transe, prenant soin de la rattacher à la spiritualité et la psychologie.

Une dualité s'affirme entre la naissance et la mort, le trouble et la délivrance, mais elle se confond à travers la représentation de la nature et des animaux. Entre la première scène où Mathis plonge le poulet dans l'eau bouillante, et celle du baptême où Inaya plonge dans l'eau, nous passons du chaos à la renaissance. La délivrance et la spiritualité triomphent ainsi de la haine, de la brutalité des actes, des gestes et des mots. La musique renvoie à la culture noire. Danyèl Waro est la grande figure du mayola, musique de l'île de la Réunion puisant dans le vécu des esclaves d'origine malgache et africaine dans les plantations sucrières.

Dans cette magnifique lumière de la Réunion, bercée dans la nature, Inaya détache ses cheveux. Elle se détend à la faveur de la reconnaissance illustrée par le chant.

Fatoumata Bintou BA (Sénégal)

«Laissez la poule dans ses plumes»

Camélia Jordana est une chanteuse et actrice célèbre. Elle a participé à un atelier Talent organisé par l'Adami à l'île de Réunion, qui permet à des acteurs et actrices de réaliser un film. Les Racines ardentes est une œuvre très personnelle et impressionnante de maîtrise cinématographique.

« A bar Kaza cinkin gashin ta ». Ce proverbe haoussa est employé pour alerter les gens sur le danger de divulguer un secret. Il utilise la métaphore de la poule en préconisant de la laisser dans ses plumes. Racines ardentes commence justement par le déplumage des poules, et on trouve peut-être là le titre de ce film qui parle d'origine mais aussi de secret.

Nous ne saurons que difficilement ce qui a motivé la séparation d'Inaya du reste de sa famille et ce que lui reproche son petit frère Mathis. Les non-dits dominent la relation familiale et les moments qui les révèlent sont trop furtifs et sous-titrés pour être bien saisis. Là, n'est pas l'essentiel, semble nous dire Camélia Jordana qui cherche davantage à nous placer sur un autre terrain. En somme, le secret est ailleurs. Ce court métrage de 17 minutes nous amène en effet entre deux temporalités, celle d'Inaya et celle de Mathis, lesquels vont évoluer en parallèle. Alors qu'elle est proche d'Inaya dans son trouble et sa transformation spirituelle, la caméra embrasse plus largement le reste de la famille qui agit comme un groupe uni. Tout converge vers un moment de paroxysme, le baptême auquel est venu assister Inaya pour renouer avec sa famille.

Qui dit baptême dit renaissance après les aléas de la vie. Le chaos de la préparation des poulets au départ est à l'image de ce qui agite les membres de la famille : ça bouillonne ! Les habits blancs du baptême sont par contre significatifs d'un nouveau départ, malgré le passif du passé. La langue importe aussi, le créole ancrant le récit dans l'origine, de même que la cascade où le nouveau peut être puisé dans l'eau.

Et bien sûr, le magnifique mayola de Danyèl waro, célèbre musicien réunionnais qui accepte ici d'officier, ancre sa musique dans les racines du terroir. On y trouve en creux les sentiments déçus, la colère étouffée, le désespoir et la renaissance qui portent ce film d'une grande beauté.

Hassanié Mahamat BRAHIM (Tchad)



MAL NONM DE Yannis SAINTE-ROSE (FRANCE) : 23min 10s

L'harceleur harcelé

Avec "Mal nonm" (23 min., 2021), que l'on pourrait traduire par « un macho », le martiniquais Yannis Sainte Rose évoque avec un ton léger et humoristique un sujet universel : le sexisme systémique des hommes à l'endroit des femmes..

Ce qui rend captivant le récit, c'est que le réalisateur a décidé d'inverser les rôles ! L'acteur principal rentre dans une boutique pour s'acheter un jean. Il drague la vendeuse qui ne se montre pas réceptive. En bon macho narcissique, il se montre condescendant jusqu'à être carrément injurieux.

C'est toute sereine qu'elle lui remet son fameux jean tout en prenant le soin de lui lancer un sort. Du coup, il subit toute la journée le même traitement qu'on inflige aux femmes.

En inversant ainsi les choses, le réalisateur révèle combien les femmes doivent subir le harcèlement de rue, la discrimination à l'emploi, les clichés... Mais il insiste aussi sur la tendance de la société à faire culpabiliser les femmes victimes de violences avec la fameuse phrase : "tu l'as bien cherché en portant cette tenue".

Il fait prendre conscience aux hommes qui ne se rendent pas forcément compte qu'avec des comportements qui leur semblent ordinaires, ils peuvent devenir des souffres-douleurs pour les femmes. Sont-ils seulement conscients qu'ils les infériorisent ?

Il ne s'agit aucunement d'opposer les deux sexes, mais d'inciter le macho à un changement de comportement. Une sensibilisation que Yannis Sainte Rose réussit avec brio, dans la foulée du mouvement "me too".

Samirah BATIONO (Burkina Faso)

Dans la peau d'une femme

Elles sifflent. Elles dirigent. Elles montrent la voix. Les femmes règnent. Tout va bien pour elles. Non je blague ! C'est dans cette ambiance satirique que s'installe Mal Nonm.

Vous êtes un homme ? Et si je vous proposais de vivre dans la peau d'une femme pendant une journée ? C'est ce à quoi s'est employé Yannis Sainte-Rose dans ce film. Nous suivons Nicolas dans la journée « d'une femme ». Ce n'est pas drôle de se retrouver dans la peau d'un membre du sexe faible !

Tout commence par ce « jean » représentant le « cow boy viril ». Il incite les femmes de ce court métrage à laisser parler leur « désir ». Pour le faire, il n'est point question de délicatesse. Langage très fleuri et très salace, coup d'œil lubrique au « popotin ». Maître du jeu au départ, le personnage est rapidement « émasculé ». Discrimination à l'emploi, harcèlement de rue, violence verbale... sont autant de sujets abordés dans Mal Nonm. La lumière est éclatante. La musique bouge. Elle démange, ne laisse pas indifférent, invitant à l'abandon, fruit de l'expérience de Yannis Sainte-Rose dans la réalisation de clips musicaux. La caméra n'est pas stoïque. Du panorama de l'environnement que nous offre la scène du début aux images retournées, l'auteur ose ce scénario tout à fait inimaginable.

Le personnage, à la recherche de répit, rentre chez lui. Arrêtons-nous sur cette scène. Par la magie de la caméra, il est enfermé dans un espace clos. C'est le huis-clos de cette société qui a décidé de faire des violences basées sur le genre une composante à part entière et acceptable.

Mal Nonm fait du bien. Yannis Sainte-Rose montre avec humour et ambiance le sexisme érigé en règle dans la société.

Petra ASSOGBA (Sénégal)



MARIAM DE **Lionel META** (FRANCE) : 20min

De l'illusion au désespoir

Lionel Méta a déjà autoproduit et réalisé deux courts métrages : "je me marierai avec mon père" en 2009 et "La métaphore du manioc" en 2010. Avec ce nouveau court métrage de 20 minutes, il interroge la société française sur des thématiques aussi diverses que sont la famille, l'adoption, l'exclusion, la justice, la marginalisation.

S'il y a un conflit dans les couples, se pose la question de la garde de l'enfant et c'est souvent brutal. Nous accompagnons ainsi Mariam et ne la lâchons pas. Elle cherche frénétiquement à reprendre son petit, mais son beau-père l'en empêche et elle essaie tout au long du film de le récupérer. Le film ne perd jamais ce rythme haletant avec une impressionnante maîtrise de l'action, des mouvements de caméra aux ellipses. Mariam doit développer des stratégies, et tout essayer mais rien ne marche. A force de courir en tout sens pour récupérer son enfant, sa voiture devient son nouveau foyer, moment où une musique doucement mélodique mais bourdonnante soutient la tension.

Mariam est prise dans un cercle vicieux. Lorsqu'elle essaye de convaincre un juge qui lui doit appliquer la loi, elle se maquille pour faire bonne impression mais en vain. Par deux fois elle réalise qu'elle va droit dans le mur et rebrousse chemin. Nous la suivons dans ses hésitations, emportements, et tentatives désespérées. Elle est une mère courageuse. Nous savons qu'elle peut être douce lorsqu'elle sert les enfants à la cantine de l'école. C'est juste qu'elle est coincée.

Il fallait pour l'incarner, une actrice habitée, capable de communiquer la tension de son personnage.

Takou Bogui est à cet égard excellente. Elle nous amène dans une fin ouverte qui nous laisse dans l'imaginaire, non sans nous poser la question du choix entre la violence et le dialogue.

Rachidatou DJIBRILLA HALIDOU (Niger)

Mariam, une femme vide

Une femme qui sort de prison peut-elle récupérer son enfant ?

A peine sortie de prison, Mariam, mère célibataire, cherche à récupérer son enfant qu'elle avait confié à son beau-père. Ce qui devrait être naturel est en fait une aventure digne d'un film d'action !

La question du film est ainsi celle de la protection de l'enfant face à un parent déjà condamné par la société. Dès lors peut-on faire confiance à Mariam pour lui confier la garde de son enfant ?

Elle essaye par tous les moyens possibles, passant de l'hystérie à la désespérance, de la stratégie à la violence pour récupérer ce qu'elle a de plus cher. Tout se passe surtout la nuit, dans la voiture, moments d'hésitation ou de détermination. C'est une femme vidée qui sort de cette expérience, mais nous aurons vécu avec elle tous les possibles et l'interrogation sur leurs conséquences.

La question du droit est largement abordée, face à une administration a priori bienveillante mais qui se doit d'appliquer la loi. La fin est ouverte mais Mariam, seule face à tous, a compris qu'il ne sert à rien de se battre contre des illusions.

Un film puissant qui laisse des traces.

Seynabou CISSÉ (Sénégal)



OUSMANE DE JORGE CAMAROTTI (CANADA) : 25min 06s

« Nous étions pauvres, mais riches »

Déraciné et en recherche, Ousmane, immigrant burkinabé à Montréal, voit sa vie prendre un tournant lorsqu'il rencontre sa voisine désorientée. Un film cohérent et poignant qui montre le sentiment d'invisibilité que des personnes éprouvent dans la société surtout en Occident.

Loin des films d'action excités, Ousmane est calme et plein de grandes émotions. Il nous parle de culture, de famille, de maladie et de vieillesse. Et pourtant, c'est passionnant. Les thématiques sont traitées avec une grande sensibilité. Entre Ousmane et Edith, vieille dame solitaire, une relation s'établit que sa femme et ses filles ont du mal à comprendre. La compassion d'Ousmane envers Edith n'est-elle pas ravivée par le sentiment d'Ousmane d'avoir abandonné sa propre mère ?

En jouant sur les ellipses, le réalisateur laisse le spectateur deviner ce qu'il ne montre pas. Qui a prévenu les policiers, par exemple ? L'utilisation du format 4:3 pendant tout le court métrage permet de ressentir les émotions en milieu clos. Il élimine le décor pour se recentrer sur les visages, si bien que lorsque nous voyons Edith au centre de l'image qui nous regarde, elle est comme un tableau qui semble nous poser la question des vieux dans nos sociétés.

« Nous étions pauvres, mais riches », dit Ousmane face à la vie d'immigré au Canada. Le réalisateur sait de quoi il parle, lui qui, issu d'une famille ouvrière de Sao Paulo, a émigré au Canada en 2003. Entre Edith et lui, deux misères différentes mais qui peuvent se rencontrer et trouver leur voie vers une renaissance.

Ce court métrage traite une question d'humanisme tout en subtilité et met en avant l'apport des cultures autres dans une société qui manque de valeurs.

Abdoulaye **BARRY** (Sénégal)

Une leçon de Vie

En donnant une voix à des personnes marginalisées, Jorge Camarotti, photographe, réalisateur et scénariste brésilien, dépeint avec respect la vulnérabilité des humains sur fond d'enjeux sociaux.

Le plus dur lorsque l'on voyage, c'est d'être loin de la famille. Ousmane, un immigrant récemment arrivé à Montréal, est confronté à une situation difficile lorsqu'il rencontre une vieille dame désorientée à la fin de sa journée de travail. D'une situation possiblement explosive, le réalisateur-scénariste, Jorge Camarotti a fait un film paisible, plein de grandes émotions. Un film à regarder en famille.

L'émotion tient aussi aux raisons qui poussent Ousmane à se lier à cette dame et entraîner sa famille avec lui. Jorge Camarotti évoque le sentiment d'invisibilité que les migrants éprouvent dans la société. Il en appelle à notre humanisme. Sa réussite est de nous émouvoir.

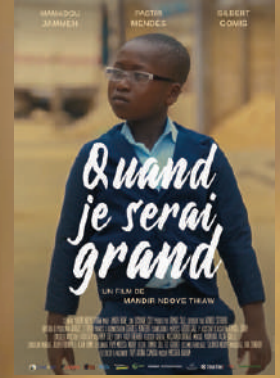
Il n'accuse pas pour autant le traitement des personnes âgées marginalisées dans les pays du Nord : les policiers et professionnels de la santé ont eux aussi un comportement très humain. Fidèle à son engagement de donner la parole aux marginalisés, Camarotti dresse un poignant instantané de l'expérience immigrée. Les moments les plus percutants du film n'étant pas dialogués, c'est le langage visuel qui parle pour les personnages. Cette économie de dialogues ouvre à l'émotion.

Le récit nous apprend à accepter l'Autre et le valoriser. La mise en scène est épurée, jusqu'à ne pas chercher à enrichir l'image, tant il s'agit ici d'être proche de la réalité.

Le choix pour le rôle d'Ousmane du grand acteur burkinabé Issaka Sawadogo, pratiquement présent à chaque plan permet de rendre compte de convaincante façon du trouble d'Ousmane : entre les expressions de son visage et son regard, nous comprenons sans qu'il ait besoin d'en faire davantage.

Le temps d'un instant, Edith, la vieille dame qu'Ousmane secoure, nous regarde dans les yeux, cadrée au centre de l'écran. Il fallait nous interpeller directement : que faisons-nous de nos vieux ?

Ousmane **SOW** (Sénégal)



QUAND JE SERAI GRAND DE **Mandir Ndoye THIAW** (SÉNÉGAL) : 14min

Le rêve d'un gamin

Comme son nom l'indique, Quand je serai grand parle d'un gamin, Seydou, 10 ans, qui rêve de devenir un jour président de la République.

C'est en découvrant le palais présidentiel à la faveur d'une sortie en ville avec son père que Seydou réalise pour la première fois qu'il peut avoir un grand avenir s'il a de bonnes notes à l'école.

Et voilà un enfant qui devient un jeune bourré d'ambition ! Le réalisateur prend plaisir à nous montrer ses changements de comportements, tant vestimentaires que relationnels, avec ses deux amis Matar et Justin, la décoration de sa chambre, etc.

Il s'agit de sensibiliser les parents sur l'éducation de leurs enfants. Tous veulent qu'ils soient premier de la classe, mais est-ce le seul objectif ? Pourra-t-il ainsi réaliser ses rêves ? Se développer harmonieusement ?

Habilement, le film confronte le père et la mère de Seydou dans leur approche et leur sensibilité. Il ne donne pas de solution toute faite à cette question universelle de savoir comment préparer le futur de l'enfant tout en respectant sa liberté de pensée, ses passions et identifications à des footballeurs ou musiciens, et la possibilité de vivre les rencontres qui lui permettront de prendre tel ou tel chemin dans les aléas de la vie, de trouver sa confiance en soi.

Au fond, semble nous dire le film, il faut croire en soi pour espérer un lendemain meilleur. Il le fait avec humour, sincérité et simplicité, jouant sur la spontanéité des enfants mais aussi leur possible cruauté, non sans égratigner au passage le leadership des hommes politiques.

Assane **NDIAYE** (Sénégal)

Le jeune Ambitieux

Un petit garçon anticipe le métier qu'il se voit exercer dans le futur, un thème onirique mais qui permet quelques références à la politique sénégalaise.

Être toujours premier n'est pas forcément synonyme de réussite professionnelle. « Quand je serai grand » de Mandir Ndoye Thiaw frôle sans cesse le ludique pour mettre en scène un jeune garçon ambitieux, une ambition dont le déclencheur est la majestuosité du palais présidentiel. Ce jeune écolier fait tout pour vivre son rêve de devenir un jour chef d'État. Les moyens pour y parvenir ne sont pas en reste ! Ainsi entraîne-t-il avec lui ses deux amis dans ce désir d'exceller à l'école, d'être le premier de la classe, de réussir et ensuite diriger le pays.

Mais ne va-t-il pas douter de lui-même ?

En mettant en jeu les deux parents, le réalisateur met subtilement l'accent sur leur différence dans leur mode d'éducation. Cependant, il nous fait sentir que l'épanouissement de l'enfant doit primer sur tout. Le désir des adultes sur l'avenir d'un enfant peut déteindre sur sa façon d'évoluer tout au long de sa vie, à commencer par le passage d'enfant à adulte.

Les enfants restent naturels, ce qui permet au film de nous toucher. Le film est également très lumineux, ce qui renforce son ancrage dans le réel.

Mandir Ndoye Thiaw est à la fois écrivain et réalisateur. On sent sa subtilité littéraire dans sa façon d'interroger les parents dans l'éducation de leurs enfants. Entre bagarre, rejet, privation et déception, le jeune Seydou devra passer par toutes les épreuves dans le seul but d'atteindre son désir de devenir président un jour...

Comment encourager un enfant sans le brusquer dans ses choix de vie et ambitions ?

Khadija Wassaba **KEITA** (Sénégal)

FESTIVAL DE CANNES
COURT MÉTRAGE
SÉLECTION OFFICIELLE 2021

sidera

un film de
Carlos Segundo



SIDERAL DE **Carlos SEGUNDO** (BRÉSIL) : 15min 22s

La réalité dans l'imaginaire

Ce film a déjà remporté 17 prix dans des festivals du monde entier y compris l'Afrique. Il était en compétition officielle au festival de Cannes 2021. En 15 minutes, il met en parallèle un évènement historique avec une famille emprisonnée dans son quotidien.

Nous sommes à Natal, une région pauvre du nord-est du Brésil où est lancée la première fusée dans l'espace. Une femme de ménage a deux enfants avec son mari mécanicien. Trompée par son mari, ses anxiétés l'enfoncent dans une sombre vie solitaire. Elle cherche alors une échappatoire à sa perpétuelle routine.

D'une parfaite cohérence, le film manifeste cet imaginaire par un humour froid, une distance constante et une tonalité d'absurde pour déboucher sur le vide sidéral, pourtant d'une incroyable beauté.

Issu d'une famille ouvrière du nord-est du Brésil, le réalisateur se réfère à son vécu. Diplômé d'un master en psychanalyse, il ajoute à la réalité sociale un symbolisme sans lourdeur où la fusée phallique qui s'élève dans le ciel fait écho à la lampe à huile du début, lingus dont la chaleur déplace des nappes blanches évoquant le sperme.

Tandis que le noir et blanc accentue les ressentis et la noirceur du récit, le format 4:3 renforce l'intimité avec les personnages. Les plans fixes du réalisateur photographe dessinent des tableaux et durent suffisamment pour leur permettre de nous parler. Le désir traverse en effet le film, mais il ne se concrétise que dans l'imaginaire étant donné le poids de la réalité. Il ne reste qu'à rêver de partir, d'être cosmonaute ou d'envoyer la blonde au 7^e ciel, sachant qu'ici comme partout, le machisme détourne la pulsion de vie.

Cyrille **SONCY** (Togo)

Quand la fusée ne commande plus

Avec ce court de 15 minutes, le réalisateur brésilien Carlos Segundo aborde l'insatisfaction d'un couple qui vit avec ses deux enfants près d'un centre spatial. L'épouse est femme de ménage et le mari mécanicien.

Infidélité du mari, ras-le-bol de nettoyer... C'est le vécu quotidien des femmes ! Sans compter que l'homme surveille la femme. Comment dès lors la femme réduite au silence pourrait-elle désirer son mari ? Les plans fixes, extatiques, et le noir et blanc de l'image soulignent l'émotion rentrée de son visage ou le timbre de sa colère. Mesure-t-on les séquelles psychologiques que subissent les femmes ?

Derrière le beau visage de l'actrice se profile une vie comme une fusée en panne. Est-ce symboliquement la nécessité pour la femme de sauvegarder son ménage si elle veut exister ?

Le noir sur blanc évoque aussi l'origine du cinéma tandis que la musique est à la fois sombre et douce, qui accompagne la déchirure au sein du couple. Ce désespoir généralisé conduit à la nécessité de l'imaginaire, pour sublimer leur désir jusqu'à parvenir via la fusée au 7^e ciel !

Faire d'un symbole phallique, récurrent depuis la lampe du début à la fusée de la fin, l'évocation d'une société socialement désespérante, voilà la gageure et la réussite de ce film marquant !

Oumou **SY** (Sénégal)

SOLDAT NOIR

UN FILM DE JIMMY LAPORAL-TRÉSOR
SCÉNARIO DE JIMMY LAPORAL-TRÉSOR, SÉBASTIEN BIRCHLER ET VIRAK THUN



SOLDAT NOIR DE Jimmy LAPORAL-TRÉSOR (FRANCE) : 26min 59s

Soldat noir ou la Renaissance

Violence, rage, racisme, tel est le menu de Soldat noir. L'histoire se déroule en 1986, mais, abstraction faite du décor, c'est bien la réalité actuelle du quotidien des jeunes Noirs qui est abordée.

Des coups d'une rare violence pleuvent sur un jeune adolescent. Plan insupportable. Illustration de la rage, de la révolte et de la volonté de domination.

Les faits se situent en 1986. Hugues est un jeune de la banlieue parisienne, blasé au départ mais qui va entrer dans le cercle de la violence pour se faire respecter par les Blancs racistes.

C'est quand il voit l'affiche publicitaire Freetime qui traite les Noirs de « négro » qu'il prend conscience du problème et que monte en lui la colère et la révolte.

La violence n'empêche pas le film de nous captiver, tant la tension est entretenue jusqu'à la fin. Le scénario se focalise sur le mal-être des jeunes Noirs dans une société sournoisement raciste mais aussi sur le hiatus générationnel. Le père d'Hugues se pense indispensable pour calmer les mouvements sociaux dans son entreprise, ce qui rend furieux son fils qui le traite de « négro ». Hugues va dès lors opérer un transfert de loyauté sur son chef de gang.

Faut-il aujourd'hui utiliser les mêmes armes pour la reconnaissance des Noirs alors que les réalités du racisme sont encore présentes ?

Les blousons de cuir noirs, la musique rap, les plans serrés saisissant les expressions et regards d'Hugues donnent du cachet à ce film d'une sombre actualité...

Paule Kadja TRAORE (Sénégal)

Guerre contre l'invisibilité

Est-ce que les minorités noires arriveront à recouvrer une place dans la société française ? Le Soldat Noir est en croisade contre l'exclusion sociale.

Le jeune Hughes veut avoir voix au chapitre. Il défend sa position, son point de vue en classe. Sa thèse, se veut en rupture aux idées préétablies. Il sort du moule et défend sa vision avec des arguments et entend démonter la représentation coloniale du Noir en France. Le Bamboula invoqué trois fois en est une réminiscence douloureuse.

Le court métrage de Jimmy Laporal-Trésor, situé en région parisienne en 1986, s'attaque à l'exclusion sociale des minorités noires. C'est une reprise des origines du Black panther party for Self-Defense, dissout en 1970, le poing en l'air, autodéfense. La problématique diasporique sur le racisme et les discriminations est prégnante.

En gros plans, le regard d'Hugues dénote sa détermination. Il défie aussi un père qui est plus docile aux règles de la société consistant à aligner les minorités en tuant les diversités. Mais nous sommes à l'époque où l'extrême-droite raciste veut faire la loi et où les jeunes Noirs se doivent de résister.

Hugues intègre sans enthousiasme au départ un gang violent, inspiré par les Black Panthers et qui se réclame du Black power. Il répond à la violence par la violence.

Le film est ainsi rythmé par les coups. Seule la lutte libre ! Hugues progresse intellectuellement et physiquement, prêt à briser la chaîne. Seulement pour vaincre ce système qui a mis du temps à se créer, ils mettent le chaos pour un nouvel équilibre. Black Lives Matter ! Le Soldat noir a conscience que sa nation le considère dans ses publicités comme un cannibale. Le miroir social renvoie une image floue, invisible. Face au système, ils répliquent afin d'arracher la voix.

Sitapha BADJI (Sénégal)

TSUTSUE

A film by Amartei Armar



TSUTSUÉ DE Amartei ARMAR (FRANCO-GHANÉEN) : 26min 59s

Sur les traces d'un symbolisme mythique

Aller au cinéma et en repartir gai, ou déçu n'est pas chose anodine. Si tu n'as pas encore regardé TSUTSUE de AMARTEI ARMAR du Ghana, prépare-toi à le voir !

métrage de 15 minutes suit Okai, un jeune garçon qui ne se remet pas de la disparition à la pêche en mer de son grand frère Adjei. Il cherche à le retrouver pensant avoir vu un corps flottant parmi les ordures ruisselant de la décharge à ciel ouvert qui borde l'océan.

Visuellement, la question de l'environnement est au centre du film, renforcée par l'incantation des sages qui l'introduisent. La mer charrie les déchets des activités des hommes du fait de leur mauvaise gestion de la nature. Cela se comprend d'autant plus que c'est du contexte ghanéen qu'il s'agit. Une interview du PNUD 2022 indique que « le Ghana ne recycle qu'un infime pourcentage de ses plastiques à usage unique ». On découvre ainsi en larges plans l'état catastrophique de la berge.

Mais pourquoi le grand frère Adjei, a-t-il disparu ? N'est-ce pas la mer qui dirait : « Je me sens menacée par tous ces déchets ménagers. Alors je vous menace aussi en vous arrachant vos fils ! » ?

Les litanies des sages de la première séquence l'annonce déjà. Le morceau de plastique percé d'un grand trou qu'Okei se choisit semble représenter l'œil de Caïn, regard de la jeunesse dont personne n'est immunisé.

Si la raison le permet, j'affirme que si la femme était associée à ce casting, le message symbolique du film pèserait davantage. La responsabilité des femmes serait embarquée puisqu'elles utilisent les plastiques, et jettent les ordures autant que les hommes. N'aurait-il pas fallu capter la douleur d'une mère qui a perdu son enfant en mer pour que les femmes soient-elles aussi impliquées dans la prise de conscience qu'appelle l'ébullition du film ?

Ne jette plus les ordures dans la nature. TSUTSUE. J'ai peur !

Marie-Andréa ADJAKPA (Bénin)

La mère, la grande absente ?

Sowa et Okai sont deux fils de pêcheur vivant au Ghana en bordure de mer près d'une décharge à ciel ouvert qui se déverse dans l'océan.

La mère des deux enfants est omni-absente dans ce court métrage de 15 minutes. Comment comprendre cette absence alors que d'ordinaire les femmes sont bien présentes dans les décharges à ciel ouvert où elles vont pour ramasser des objets de récupération ? Faut-il y voir une misogynie du réalisateur ou bien le fait qu'elles se désintéressent de la question ?

Cependant, les éléments tels que la mer, la terre (la terre-mère), la lampe tempête, tous féminins, nous ramènent à une présence féminine. Mère absente physiquement, mais présente subtilement.

Hanté par la disparition en mer de son grand frère Adjei, Okai croit apercevoir son corps flottant parmi les ordures. Nous voilà plongés dans la force des sentiments tels que la tristesse, l'amour, la fraternité entre deux frères et l'insouciance.

La décharge est emblématique de la pollution et de la dégradation de l'environnement. Un tel décor devient particulièrement saisissant, lorsque les images le subliment à la faveur d'un vol d'oiseau, par le jeu des enfants, et par une caméra qui en saisit les vagues pour atteindre une dimension presque mystique. Très peu de musique, si ce n'est le bruissement répété de la mer qui nous rappelle sa colère, la colère qu'elle ressent à être polluée sans cesse. Notre colère peut-être aussi face à des enfants laissés dans un endroit aussi dangereux.

La mort est là, sans cesse. Non seulement le spectre d'Adjei mais celle d'une espèce humaine qui ne connecte plus avec la nature. Okei croit en sa vision, son rêve de retrouver son grand-frère malgré la mort, il ne lâche pas son combat. C'est ainsi le plus jeune qui nous appelle au réveil et à la prise de conscience. Protégeons l'environnement : il n'a pas de sexe !

Soro Yafolo Sita (Côte d'Ivoire)

DAKAR COURT

5^{ème} EDITION
FESTIVAL
INTERNATIONAL
DE COURTS-MÉTRAGES
DE DAKAR



Revelit

05-10 DECEMBRE
2022

PROJECTIONS

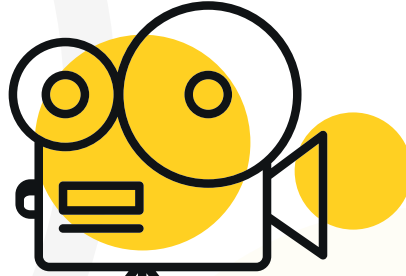
Institut Français du Sénégal à Dakar
Canal Olympia Teranga
Cinémas Pathé



f @dakarcourt

infoline : +221 70 986 23 84
www.festivaldakarcourt.com

Edition #5 - 2022



DAKAR COURT

FESTIVAL INTERNATIONAL DE COURTS-MÉTRAGES

LES CONTRIBUTEURS :

Andrea **ADJAKPA** - Samirah Louise-Elvire **BATIONO** - Yafolo Sita **SORO** - Nilson **MENDONÇA** - Youssouf **KONÉ**

Rachidatou Djibrilla **HALIDOU** - Mayecor **DIOUF** - Komlan Cyrille **SONCY** - Paul Nathan NDONG **ONDO** - Almamy Mamadou L. **SANE**

Alioune **KA** - Cheikh **BA** - Sitapha **BADJI** - Paule Kadja **TRAORE** - Mariétou **NDIAYE**

Assane **NDIAYE** - Mariama **DIOP** - Khadija Wassaba **KEITA** - Khadidiatou **NDOYE** - Oumou **SY**

Emille **DASILVA** - Petra **ASSOGBA** - Fatoumata Bintou **BA** - Seynabou **CISSE** - Ousmane **SOW**

Laura **FORTES** - Nenucha **CISS** - Abdoulaye **BARRY** - Mahamat Brahim **HASSANIE** - Harouna **LY**

Suivez-nous:

www.festivaldakarcourt.com

DAKAR COURT Live : <https://www.youtube.com/channel/UCMpj3g-brWTwM0Xp3ViGeYg>

Facebook : @DakarCourt - Instagram : @festivaldakarcourt

DAKAR COURT 2022 - BULLETIN N°1 - ÉDITÉ PAR CINEMAREKK / DAKAR COURT
© 2022 - Dakar Court - Tous droits réservés. Toute reproduction partielle ou intégrale
des textes et/ou des documents est interdite sans l'autorisation expresse de l'éditeur.